

Au miroir de la mer, pasteurs des deux rives

par Georges Ravis-Giordani

Il n'est d'identité assumée que confrontée à celle des autres. Le pastoralisme, activité plurimillénaire qui a marqué l'histoire des sociétés montagnardes méditerranéennes et qui a donné à la poésie et à la religion quelques unes de leurs plus belles images, fournit, à cet égard, une base intéressante pour saisir les différences et les convergences culturelles de ces sociétés qui se situent de part et d'autre de la Méditerranée.



Parce qu'elle met en œuvre la matière vivante dans ses formes les plus évoluées et les plus complexes, l'activité pastorale s'inscrit d'abord sur le fond de potentialités et de contraintes naturelles qui ont nom climat, relief, nature des sols. A ces conditions premières s'ajoutent celles que l'histoire, prise au sens large (histoire des techniques, histoire politique, histoire religieuse), a produites. Les montagnes du Maghreb (on se limitera ici à l'Atlas marocain) et les montagnes corses présentent un certain nombre de traits communs : le contraste entre les rigueurs de l'été (chaleur, sécheresse) et celles de l'hiver y est partout présent ; ce trait fort, accentué par le compartimentage en vallées étroites, difficiles d'accès, a conditionné le mouvement des hommes et de leurs troupeaux sur des distances importantes. Dans la tribu des Ayt Atta, du sud-est marocain présaharien, qui pratique la transhumance d'été jusque dans l'Atlas, on a coutume de dire qu'on se déplace « *des poissons aux mouflons* »¹ ; belle formule qui pourrait s'appliquer à la transhumance corse. En Corse, on le sait, la transhumance se déploie des plaines littorales - justement nommées « *piaghje* », les plages - aux prairies herbeuses de la montagne, entre 1500 et 2400 mètres d'altitude. Les troupeaux passent l'année en plein air, jour et nuit, hiver comme été, ce qui a induit la formation de races rustiques, aux potentialités génétiques riches, capables de s'adapter aux conditions naturelles rudes dans lesquelles elles sont placées. Il en est de même pour les races d'ovins et caprins du Haut-Atlas. Le Haut-Atlas marocain présente par rapport à la montagne corse quelques différences qui tiennent à l'accentuation des traits qui sont communs aux deux milieux. Il y a d'abord l'éloignement des zones de plaine ; éloignement géographique mais plus encore sociologique : la plaine a été très tôt le domaine du Makhzen, contrôlé par le pouvoir central. La deuxième différence tient à l'altitude : les sommets principaux du Haut Atlas culminent à plus de 4000 m. Enfin, la latitude, nettement plus méridionale, et la proximité du Sahara contribuent à la sécheresse des hautes terres et rendent indispensable la mise en œuvre de savants travaux d'irrigation sans lesquels la vie agricole et même pastorale serait impossible. La réunion de ces trois conditions définit l'espace pastoral. L'occupation humaine permanente s'élève jusqu'à l'altitude de 2000 m. ; en été les parcours des troupeaux se déploient entre 2500 et 3500 m. ;

1- Claude Lefébure, « Des poissons aux mouflons : vie pastorale et cohésion sociale chez les Ayt Atta du Maroc présaharien », in Collectif, *L'élevage en Méditerranée occidentale*, Editions du CNRS, 1977.

en hiver, ils se replient au dessus des villages, jusqu'à 2500 m. d'altitude ; dans certaines tribus la transhumance d'hiver descend vers les plaines mais cette occupation reste soumise à des accords entre communautés et elle n'est pas le cas le plus général. L'élevage du petit bétail (ovins et caprins) se combine avec celui des bovins, qui constitue une part importante de l'alimentation des hommes et une richesse (ils entrent dans la composition des dats, comme autrefois en Corse).

L'activité agricole, à finalité vivrière est encore aujourd'hui importante : cultures irriguées dans les fonds de vallées (maïs, orge, jardins, arboriculture, notamment le noyer qu'on retrouve partout et dont les fruits font l'objet d'un commerce ou de troc avec la plaine) ; cultures sèches au dessus des canaux d'irrigation (« *targa* ») aux abords des villages et jusqu'aux alentours des bergeries d'été (« *azib* »). Ces cultures sont pour la plupart faites sur des terrains privés appartenant aux lignages ; le parcours des troupeaux, en revanche se déploie sur des terrains appartenant à la tribu mais comme il s'agit là d'une entité trop large et trop floue ils sont en fait gérés par l'assemblée des hommes du village. Si la combinaison des activités agricoles et pastorales semble plus complexe que celle que nous pouvons observer aujourd'hui en Corse, il convient de noter que si nous nous reportions un siècle en arrière ces différences seraient moindres. Dans les villages de la montagne corse, jusqu'à la guerre de 1914-18, élevage et agriculture étaient étroitement imbriqués ; il s'agissait d'une agriculture de subsistance fondée sur des céréales rustiques (« *grano grosso* », orge d'hiver, seigle, qu'on cultivait jusqu'à des altitudes élevées) et sur la châtaigneraie. Sur ces sols souvent pauvres et pierreux l'assolement biennal était la règle et c'est le conseil municipal qui fixait chaque année, selon la coutume, les zones réservées aux cultures (« *presa* ») et celles réservées au pacage (« *pasculu* »). Dans les villages du Haut-Atlas nous trouvons aujourd'hui encore la même logique de gestion du territoire.

Et parce que les mœurs et les mentalités perdurent souvent au-delà des conditions matérielles qui les ont fait naître, on peut dire que le fonctionnement des communautés villageoises en Corse et dans l'Atlas est sur plus d'un point comparable. La dialectique qui règle les rapports entre la communauté et les groupes familiaux est en gros la même : le lien social qui fonde les rapports entre les hommes est dans les deux sociétés la parenté ; on est membre de la communauté parce qu'on y a des parents et des alliés : on y naît et on s'y marie. Toutefois l'exercice de la parenté prend dans les communautés marocaines une accentuation patrilinéaire et

patrilocale qui, en Corse, est tempérée par le fait que les deux lignées de ma parenté sont, au moins théoriquement, égales en droit et dignité. Une autre différence tient à la structuration de ces sociétés en tribus. Lignage patrilinéaire (l'appartenance au lignage est transmise exclusivement par les hommes) et tribu également patrilinéaire (tous les membres de la tribu sont supposés descendre du même ancêtre), ce sont là deux formes du lien social que nous ne trouvons pas en Corse. Toutefois la plupart des ethnologues et des historiens s'accordent pour noter que ces références au sang, à la filiation patrilinéaire sont en fait subordonnées à des solidarités qui se fondent davantage sur le vivre ensemble ; si bien que le foyer (« *takat* ») et le village (« *douar* »), qui sont les unités de vie quotidienne, de travail, d'appropriation et de gestion des ressources sont les instances les plus importantes de la vie sociale.

C'est donc l'assemblée des hommes de la communauté, la « *jema* » qui régule la vie quotidienne et défend à l'extérieur les intérêts du village. C'est elle qui tranche les litiges entre familles ou individus, gère les terres communes, décide du ban d'ouverture des récoltes, de la mise en défens des terres fermées, ou ouvertes, au pacage, de la construction et de l'entretien des canaux d'irrigation, des droits d'eaux. Quand un éleveur est amené à tuer une vache ou une brebis victime d'accident ou trop vieille, les familles le dédommagent en achetant la viande (pratique attestée également en Corse jusqu'au milieu du siècle dernier). Les rapports juridiques qui régissent les relations entre éleveurs sont également comparables. Ainsi, le contrat dit « *toucharka s'mnas* » (« *par moitié* »)² présente les mêmes caractéristiques que le contrat dit « *per mezzu* » en Corse : au terme du contrat le bailleur retrouve son troupeau et il partage avec le berger preneur le croît et le fruit du troupeau (laine, lait, viande). Le contrat dit « *toucharka ras el mal* » se rapproche du contrat corse dit « *a guadagnu* » : le berger preneur garde entièrement le croît et le fruit mais il doit, tout au long de la durée du contrat, racheter peu à peu le troupeau en telle sorte qu'à la fin du contrat bailleur et preneur sont co-propriétaires du troupeau. Il n'est pas jusque dans le domaine des légendes où on ne retrouve d'étranges échos. Ainsi, Jacques Berque³ évoque la légende d'une des saintes les plus connues du Maroc, Lalla Aziza. Cette femme, belle et vertueuse, originaire de la tribu des Seksawa (une tribu du Haut-Atlas), mourut victime de la jalousie

2- Informations tirées de l'ouvrage de Mohamed Mahdi, *Pasteurs de l'Atlas*, 1999.

3- Jacques Berque, *Structures sociales du Haut-Atlas*, P.U.F., 1978 (première édition : 1955).

et de la méchanceté des hommes et en particulier du sultan de Marrakech qui, alerté par sa réputation, l'avait attirée à sa cour. Et Jacques Berque poursuit : « *Comme elle l'avait souhaité son corps fut mis sur un mulet qui partit aussitôt sans pouvoir être suivi. Le jour même il arriva aux Seksawa où le corps fut reconnu et inhumé en grande pompe* ». Il s'agit là d'un thème (le transport par un animal inspiré) qu'on retrouve ailleurs mais on ne peut s'empêcher de penser ici à la légende corse qui fixe à Casamaccioli l'arrivée sur un mulet de la statue de la Vierge miraculeusement sauvée de la destruction du couvent qui se trouvait dans le Filosorma.

Ces quelques considérations, trop brèves, montrent en tout cas qu'entre la Corse et le Maghreb les similitudes sont plus nombreuses et plus fondamentales que les différences ; et qu'elles apparaissent dès qu'on prend un angle historique assez large pour que s'estompent les effets des mutations rapides que la société corse a connues en moins d'un siècle. Il est d'ailleurs plus que probable que les sociétés agro-pastorales de l'Atlas marocain vont connaître dans les prochaines décennies des mutations tout aussi importantes. Elles ont déjà commencé. On voit s'opérer au sein des mêmes villages, une différenciation entre ceux qui poursuivent le mode de vie traditionnel et ceux qui s'orientent vers une agriculture ou une arboriculture à vocation commerciale en grignotant les meilleures parties des zones de parcours. Le développement du tourisme induit d'autres ressources pour ceux qui s'engagent dans l'accueil et l'accompagnement des touristes. L'émigration vers l'Europe, l'exode vers les grandes villes contribuent à disloquer les anciennes solidarités lignagères. On se prend à songer à tout ce que pourraient se dire, dans nos villes et nos villages corses, immigrés marocains et insulaires corses s'ils consentaient à échanger leurs expériences et partager leurs histoires ; et on peut imaginer ce qu'ils pourraient faire ensemble pour conserver au moins le souvenir d'un mode de vie qui, depuis cinq ou six millénaires, a été une des formes majeures de la culture humaine. ■

Georges Ravis-Giordani est notamment l'auteur de Bergers corses : les communautés villageoises du Niolu (Ajaccio : Albiana, PNR, 2001). Ce livre a été la première monographie ethnologique sur la Corse.

Lana corsa, Lane di u mondu



Bien évidemment, l'élevage de brebis et de chèvres procure d'abord le lait et la viande, indispensables au maintien des familles, mais le berger n'a jamais oublié de récupérer la laine pour tisser vêtements, tentes et tapis, car c'est un remarquable isolant. Longueur, gonflant, lustre, frisure, toutes les laines sont différentes, et cette matière est aussi variée que les brebis. Or depuis leur domestication au Moyen-Orient il y a plus de 10 000 ans, les brebis se sont installées du grand nord jusqu'aux tropiques en s'adaptant à tous les climats : il en résulte des centaines de races différentes, dont la taille, la forme, la toison varient suivant le milieu où elles vivent. Et l'homme n'a eu de cesse d'exploiter au mieux ce matériau. Traditionnellement, ce sont les femmes qui assurent la transformation de la laine : lavage, cardage, filage, tissage et foulonnage, elles commencent vers 7 ans et ne s'arrêtent plus... Dans toute la Méditerranée, le fuseau et la quenouille sont d'une telle importance qu'ils sont le cadeau de fiançailles, et c'est le fiancé qui taille et sculpte la quenouille, en la décorant richement. L'exposition *De la brebis au fil – di a pecura à u filu* – qui se tient à l'atelier *Lana Corsa* nous permet de découvrir les enjeux sociaux de ce travail et la diversité de ses pratiques en Corse mais aussi dans l'ensemble des zones pastorales de la planète. Et en déambulant parmi les rouets marocains, les quenouilles siciliennes ou les *ancini* corses - ce petit crochet en bois que les bergers de l'île utilisaient pour tisser les poils de chèvres -, l'unité de la culture pastorale se fait jour. Conscientes de s'inscrire dans une histoire au long cours à la géographie ample, les jolies petites mains de *Lana corsa* mènent depuis maintenant 25 ans leur belle oeuvre de pérennisation et de modernisation d'un savoir-faire et d'une économie pastorale. Agnès Simonpietri, Angèle Vescovani et leurs camarades traitent la laine ramassée localement, surtout dans le Cortonais pour en faire des vêtements aux superbes motifs.

Lana Corsa, U Salgetu, 20218 Ponte Leccia
www.lana-corsa.com

Pour aller plus loin :

FLORI, François. *Fil à tesse. Les techniques du tissage en corse*. Corté: Association des Chercheurs en Sciences Humaines, *Mémoires et documents d'études corses*, n°2, 1986.
LEROI-GOURHAN, André. *L'homme et la matière*. Paris : Albin Michel, 1943.